

de grands travaux de destruction, mais aussi de grands efforts pour maintenir ce qui doit rester debout, consolider ce qui est ébancelant et reconstruire ce qu'a abattu la barbarie moderne. Deux Esprits, celui du Bien et celui du Mal, ont puissamment soufflé sur le monde pendant l'année 1869, et ils continueront de lutter avec force pendant l'année 1870 que nous commençons. L'Esprit du Mal sera vaincu, il n'y a pas de doute : c'est même lorsqu'il pense avoir remporté une victoire complète qu'il tombe écrasé sous les coups de Celui qui règne par la Croix. Si les trésors de la miséricorde divine ne sont pas épuisés, il sera chassé pour un temps du monde moderne ; mais il ne lâchera probablement prise qu'en l'agitant de ces violentes convulsions qu'éprouvaient les possédés dont parle l'Évangile, au moment de leur délivrance.

En ces jours où se tiennent les grandes assises de l'Église catholique, dans le but de hâter le moment de notre heureuse délivrance, prions nous aussi pour que le règne de Dieu arrive : c'est lui qui nous apportera la plus grande somme de bonheur, même temporel, car le règne de Dieu, qui n'est autre que le règne de la vérité, c'est l'ordre, la paix et l'amour, et les hommes qui rêvent ordre, paix et amour hors de là ne sont que des utopistes et des ignorants. Il n'y a qu'une paix et cette paix le monde ne la donne pas ; il en est même l'ennemi déclaré ; il a peur de la vérité, elle le froisse et l'irrite.

Nous souhaitons donc à tous nos abonnés, puisque nous sommes à l'époque des souhaits, d'affectionner par-dessus tout la vérité que Jésus-Christ est venu faire luire au milieu des ténèbres du monde, et d'y demeurer inviolablement attachés.

Certains forment pour leurs abonnés des souhaits bien différents, M. le Rédacteur de l'*Événement* en particulier. Depuis longtemps qu'il se tâte pour s'assurer s'il lui est possible de prendre un autre ton que le grivois et d'autres allures que celles du bambin devenu fameux par ses impertinences légères, il s'est risqué, à l'occasion du renouvellement de l'année, à faire un pathos philosophico-politico-religieux. D'aucuns, disent qu'il s'est trouvé beau de dévotion. Nous le croyons bien, car en pareille matière il n'est pas difficile. Le 3 janvier 1870, date à jamais mémorable, a donc vu le bel œil de M. de l'*Événement* tourné vers le ciel. Il le pria, avec autant de fermeté qu'il est capable d'en porter, d'éloigner de nous un mal terrible,

Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,

le *veullotisme*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il le voit, ce *veullotisme*, véritable monstre maléfaisant, à l'œuvre pour détruire l'influence que peuvent avoir en Canada les plus nobles esprits de l'Europe, et rendre suspects nos plus honnêtes gens ; il le voit encore professer des doctrines incompatibles avec l'état de notre société, nous ramener en arrière, nous forcer à reculer jusque dans les régions où l'esprit humain n'a jamais pénétré, chercher en un mot à réaliser les plus grotesques fantaisies politiques de l'*Univers*. Ce n'est pourtant là qu'une faible expression du mal qui s'annonce. Le bel œil de M. de l'*Événement*, s'écourquillant davantage, a fini par clairement voir que le *veullotisme* s'attaque directement à Dieu : il ambitionne en effet de devenir Religion d'État pour favoriser les intolérants et les hypocrites

Là-dessus, M. de l'*Événement* commence à avoir réellement peur : il tremble de tous ses membres. Il croit déjà entendre sonner l'heure où les œuvres de M. Veillot, lues et étudiées avec soin, feront considérablement baisser le prix de sa chère gaudriole. Il prévoit que ses propos de commère n'auront plus de vogue si les esprits tournent trop au sérieux, et il se demande alors comment s'écouleront tant de jolies saiboles qu'il suit débiter à tout venant avec grâce et gentillesse. Et puis, lui qui a pour principe de n'en point avoir et qui change d'opinion sur les

hommes et les choses plus souvent que de chemise, comment pourra-t-il avoir un nom, une valeur, une influence, si on le pèse dans les balances de la justice, les seules dont M. Veillot et ses amis aiment à se servir. Et son esprit, qu'il appelle modestement l'*esprit humain*, n'a-t-il pas raison de s'alarmer grandement ? On veut en quelque sorte lui faire violence et le pousser malgré lui dans les régions du bon sens chrétien. " Ah ! de grâce, s'écrie-t-il, faites moi miséricorde ; je n'ai jamais pénétré là. J'ai toujours tourné le dos au bon sens chrétien ; j'ai la vue si faible que je me sens incapable de le regarder en face." Telle est la plainte qu'il profère lorsqu'il dit qu'on veut l'obliger à marcher à reculons. Comme on le voit, le cas est sérieux pour M. de l'*Événement*. Aussi est-il fermement convaincu qu'on veut révolutionner le pays. Comme les fantômes les plus bizarres se forment rapidement dans une tête légèrement lestée, il s' imagine qu'on veut rétablir la fameuse Inquisition et le brûler avec tous les feuilletons croustillants et malpropres qui font l'ornement du rez-de-chaussée de sa feuille.

Les grands coupables, dans ce mouvement qui s'accroît chaque jour davantage en faveur du *veullotisme*, sont des laïques sans scrupules qui veulent parvenir à l'aide du sentiment religieux, une partie du clergé qui recherche un accroissement d'importance pour le corps en entier, certains prêtres rusés, zélés sans doute, mais mécontents de la part qui leur est faite dans l'importance générale dont jouit le noble corps auquel ils appartiennent. Ainsi parle M. de l'*Événement* qui a toujours son bel œil tourné vers le ciel. Il ne comprend pas, lui qui gazouille depuis si longues années, et sur tant de tons divers, pour convaincre le public qu'il sonne autre chose que le creux et le fêlé, qu'il est temps de le mettre en cage et de le nourrir aux frais de l'État, il ne comprend pas que des laïques et des prêtres puissent se remuer pour d'autres intérêts que ceux de la minute. Il compte parmi ces hommes à qui manque, d'après l'énergique expression de St. Paul, le sens qui donne l'intelligence des choses les plus élevées ; son esprit est incapable de franchir les horizons bornés de ce monde terrestre et de pénétrer dans ces vastes et hautes régions où l'on découvre les mystérieuses beautés qui ont inspiré tant d'actes que le monde n'a jamais compris et ne comprendra jamais, tant de dévouements qui seront toujours un énigme pour lui ou bien qu'il expliquera en leur donnant pour principe une exaltation des sentiments vils et bas qu'il sent grouiller dans son sein. Aucun de ceux qu'espère atteindre M. de l'*Événement* ne se sent blessé des jugements qu'il porte sur leurs intentions ; mais tous le plaignent bien sincèrement en le voyant caracolier dans les bas-fonds de la pensée.

M. de l'*Événement* trouve fort regrettable le mouvement religieux dont il vient de parler ; il s'attriste du scandale donné par les divergences d'opinions, qui se sont manifestées à propos des écrits de Mgr. d'Orléans ; il se plaît à en énumérer tous les inconvenients et les fâcheuses conséquences. Mais si Monsieur était capable d'une attitude digne, il n'aurait qu'une chose à faire : s'accuser comme pécheur public et laisser les autres tranquilles. Ne soupçonne-t-il pas en effet tout ce qu'ont de révoltant ses jérémiades, accommodées à la Tartuffe, quand on se rappelle qu'il a été le plus empressé à reproduire des journaux étrangers des écrits très-injurieux au Pape et à sa sainte autorité ? Ne se souvient-il plus d'avoir publié à grands frais et avec éloge le manifeste du *Correspondant* ? Ou dirait qu'il n'a nulle conscience des actes qu'il pose, puisqu'il demande aujourd'hui quel est le motif, la raison d'être du mouvement qu'il signale. Il devrait pourtant savoir que quand on se fait apôtre de l'erreur, il faut s'attendre, si l'on vit en pays catholique surtout, à être chaudement contredit et combattu. Le sel de la terre devait nécessairement tomber là où M. de l'*Événement* mettait du fumier ; c'était le seul moyen d'empêcher la corruption d'exercer